Document generated on 04/23/2024 10:51 a.m.

Les écrits

IES ÉCRITS

Ma maison de Geronimo

Marie Huot

Number 148, November 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/83927ac

See table of contents

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)
2371-3445 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Huot, M. (2016). Ma maison de Geronimo. *Les écrits*, (148), 59–70.

Tous droits réservés © Les écrits de l'Académie des lettres du Québec, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MARIE HUOT

Ma maison de Geronimo

À Pierre Landry,
le meilleur libraire que j'ai jamais connu

Lire commence dans la vigne

Lire pour moi, cela commence dans la vigne. Dans *ma maison de Geronimo*, la maison de mon enfance. Elle se trouve au cœur d'un tout petit petit vignoble. Presque au bord de la mer. Maison achetée par mes ancêtres à leur retour d'Héliopolis.

L'hiver, quand la vigne est nue, depuis la fenêtre la plus haute, je vois des lignes d'une écriture étrange et singulière tout autour de la maison. Nous voilà, elle et moi, entourées de larges pages écrites. Tout ce qui fait ligne devient écriture à déchiffrer : les labours, les fils électriques (avec des oiseaux dessus qui peuvent être partitions de musique), les rangées de cyprès, les haies de toutes sortes, les fils à linge… Je veux croire que lire ces lignes d'écritures mystérieuses nous dit des choses infinies sur le monde. Je suis encore petite (j'ai cinq ans peut-être), mais un jour je saurai lire et je déchiffrerai l'histoire écrite là, sous mes yeux, en longues lignes d'écriture tordue et mystérieuse. J'y lirai l'histoire de *ma maison de Geronimo.*

Si j'écris
si j'ai nom d'Oublie
c'est peut-être à cause de ce déchiffrement
qui contient toutes mes voix de femme

Dans son petit vignoble
mon grand-père compte les pieds sur ses doigts
Pieds de vigne dans ma bouche
mon poème a une métrique tordue comme un cep

Dans son petit vignoble
mon grand-père regarde devant lui la partition
il croit qu'il pourrait chanter le raisin la vigne
Si je compte sur mes doigts
c'est pour entendre la musique de mon poème

Comme le poisson que je suis parfois et qui ne se souvient pas d'avoir appris à nager, la lectrice que je suis toujours ne se souvient pas d'avoir appris à lire.

Si émouvants sont pourtant ces moments-miracles lorsque nos enfants devant nos yeux candides comprennent le principe même de la lecture et ânonnent en suivant les lettres du bout des doigts ! Mais pour moi, je ne me souviens pas du moment précis où la petite mécanique miraculeuse se met à fonctionner. J'ai l'impression aujourd'hui que je suis tout de suite dans de plus longues histoires.

Ce qui me revient lorsque j'évoque les débuts de la lecture, se sont les fenêtres de mon adolescence grandes ouvertes sur deux livres inoubliables : *Les nourritures terrestres* d'André Gide et *Que ma joie demeure* de Jean Giono. Il y eut ensuite tous les autres, les Russes, les Italiens, les poètes, les bien-aimés de toutes sortes, mais les deux premiers, « les nourriciers », furent Gide et Giono.

Étaient-ils côte à côte, rangés par ordre alphabétique dans la bibliothèque de mes parents ? Quel hasard les avait mis entre mes mains et mon cœur ébloui ? Je ne saurais le dire aujourd'hui, mais je me souviens parfaitement de la sensation splendide d'être au seuil de grandes choses. S'appelaient-elles déjà *littérature* ? Ou était-ce simplement l'intuition que par elles, par ces lectures vives, je m'apprêtais à entrer dans la vraie vie, la belle, la luxuriante, celle qui appelle à vivre en elle comme une mère poule le fait avec ses poussins ?

Tous ceux que je lisais alors étaient porteurs de foi, porteurs de langues, éclaireurs de chemins, tous ensemble ils devenaient un inépuisable creuset pour saisir ce qui fait battre notre cœur et nous donne l'envie de dire la vie, la vie vivante, boisée, pulpeuse, la vie qui coule rivière, l'âme qui se froisse, et puis se déplie.

C'est alors qu'écrire vient

Dans ma lecture, il y a tout cela qui m'appartenait : la mer, la vigne, *ma maison de Geronimo*, le cœur qui bat, la vie bruyante, bruissante… C'est alors qu'écrire vient, quand lire rassemble en un seul mouvement tout ce qui importe.

L'étymologie grecque nous apprend qu'écrire vient de « graphein » et que cette racine a donné les mots « graphie, paragraphe, orthographe, grammaire, grimoire », mais aussi le mot « greffe ». Tout comme le « script » latin, le « graphein » grec veut dire « inciser, entailler ». Je vois toutes ces lectures belles et fructueuses qui viennent se greffer là où coule notre sève, notre envie d'écrire, pour nous faire pousser des branches et agrandir notre horizon. Il faudrait dire combien l'étymologie est une exaltation aussi.

Les mots font maison
délimitent un territoire un jardin un enclos
si l'on veut on peut y mettre de petites bêtes
des poules des lapins une chèvre un chat
si l'on veut on peut y planter des arbres
pour les oiseaux et des fruitiers
et y laisser jouer des enfants
Des mots et voilà ma maison de paille
mon abri perché
Si quelqu'un souffle dessus
j'en bâtirai une autre plus solide
en bois ou en briques
J'ai cent dictionnaires dans ma manche
et mon nom d'Oublie

Écrire se grave en moi de manière si enfouie, si imperceptible. C'est d'abord une inspiration, puis une respiration ; un jour, puis tous les jours. Cela se construit lentement autour des livres. Parce que lire des livres et écrire des livres participent du même mouvement de la vie. Si j'écris, c'est parce que je lis. Mon poème se construit dans la lecture bien avant d'advenir sur ma page. Mon poème a d'obscures et profondes racines dans tous les livres que j'ai lus. Mon poème a puisé sa source, son germe, ce qui le constitue, dans tous les livres que j'ai lus. Mon poème fait feu de tout bois à chaque page.

Je ne crois qu'à ce qui est écrit, dans le sens où écrire fait une incise dans la vie, grave dans l'argile, inscrit de manière notoire tout l'important qui nous agite. Le délimite, le fait envisager tout à la fois avec recul et précision. Dans l'obscurité de nos temps cannibales, écrire nous aide à la limpidité. Écrire nous aide à comprendre.

Je voudrais qu'écrire soit un exercice de limpidité
Que mes lignes ressemblent à la vigne
que l'on puisse s'y pencher
pour voir la pulpe en transparence sous la peau fine du grain
les petites vrilles qui vous accrochent la manche
Je voudrais des saisons dans mes pages
et l'éternel l'éternel mûrissement
Que toujours la vendange vienne avec la lucidité

Dans un même mouvement lire-écrire c'est nommer le monde

Lire-écrire, c'est nommer le monde. C'est ce que j'explique aux enfants lorsque je vais à leur rencontre dans des classes : lire-écrire, c'est donner un nom aux choses, à ce qui nous touche, à ce qui nous arrive, à ce que l'on voit, à ce que l'on sent. Et lorsqu'on sait comment s'appellent les choses ou ce qui nous arrive, on le comprend mieux. Je leur dis : vous avez tous un nom et derrière ou dedans ce nom, c'est vous qui êtes là. Lorsque l'on fait connaissance avec quelqu'un, on lui demande comment il s'appelle. Pour moi, lire-écrire, c'est demander à la vie *comment elle s'appelle.*

Je regarde ce que j'écris telle une femme au nom d'Oublie
J'écris pour enrouler le monde dans des images
et y poser la main comme sur une bête apprivoisée
Les mots de ma langue
mon jargon mon baragouin
tout mon vocabulaire lentement échafaudé
sont aussi intimes en moi que l'amour de ma mère
le goût des oursins
et ma grande fatigue

J'écris dans mon nom d'Oublie
et un phare éclaire soudain les doigts de la nuit

Si je pense aux auteurs qui m'accompagnent depuis mes longues années de lectures, et que j'essaie de dire comment s'appelle leur monde, je pourrais avancer ce genre de choses :

Je lis Clarice Lispector parce qu'en elle vit un cheval suave et totalement sauvage. Et parce qu'elle discute avec Dieu comme au café.

Je lis Jules Supervielle parce qu'il connaît le goût de la tristesse et que son *enfant de la haute mer* est aussi celui de la haute solitude.

Je lis Katherine Mansfield parce que j'aime sa voix de criquet au pied de la barrière et la lorgnette avec laquelle elle regarde le monde.

Je lis Anna-Maria Ortese parce qu'elle a parlé des enfants Apase et que j'y ai reconnu des vérités d'enfant Apase moi-même.

Je lis Jean Giono pour sa célébration du jour qui vient.

Je lis Marina Tsvetaïeva parce qu'elle aurait pu porter un train sur son dos pour voir Pasternak et que c'est exactement cela qu'elle lui a écrit.

Je lis Henri Bosco pour les petits cirques pleins de douceur et de tristesse qui traversent les villages de ses romans.

Je lis Emily Dickinson parce que son jardin est le monde.

Je lis Jean Follain pour ses poèmes qui ont le goût et la couleur mélancoliques du lilas.

Je lis Yannis Ritsos pour ses bateaux et pour le bruit de la mer. Pour la simplicité de son bol à quoi j'aimerais parfois que se résume notre perception.

Je lis William Goyen pour entrer avec lui dans sa somptueuse et délabrée *Maison d'haleine.*

Telle une promenade, un voyage, ces images sont pour moi des souvenirs, de petits cailloux blancs de Poucet jetés pour tracer mon chemin à travers les vastes mondes de ces écrivains bien-aimés.

Avoir rendez-vous

Nous avons tous rendez-vous avec un livre, avec un auteur. L'heure vient quand c'est la bonne. Il est parfois trop tôt, et parfois même trop tard. Mais nous avons des rendez-vous.

Me revient en mémoire l'image d'un jeune poète, Simon Martin, rencontré récemment durant le Printemps des poètes. Il parle à un public attentif, plutôt d'enfants, mais pas seulement. Soudain, il se lève et pose le livre entrouvert, debout sur la tranche, entre lui et le public venu pour l'écouter, et dit : voilà, j'ai fait la moitié du chemin, à vous de faire l'autre moitié.

Oui, le livre n'existe qu'à cette condition que nous fassions chacun la moitié du chemin vers lui, vers ce livre, le nôtre, celui des autres, afin que s'accomplissent ces deux merveilleux verbes : lire et écrire. Il nous faut faire ce chemin afin d'honorer nos rendez-vous.

Parfois, c'est le livre qui est le lieu même du rendez-vous. Un jour, à la demande d'Annick Vigier de la « Maison Giono », j'ai écrit un livre, *Douceur du cerf*, autour de l'œuvre de Jean Giono si chère à mon cœur. Ne sachant trop comment aborder cet intimidant travail, j'avais décidé de passer au tamis tout ce qui me restait de vif de mes lectures des livres de Giono : personnages, paysages, animaux. Puis, m'inspirant de son texte *Les grandeurs libres* (dans *Le poids du ciel*), j'avais eu l'idée de refaire

le voyage en bateau d'Odessa jusqu'à Marseille en passant par le Bosphore avec à bord tous ces personnages, paysages et animaux. Tandis que j'écrivais ces poèmes, tandis que j'accomplissais ce voyage, mon grand-père, que je n'ai pas connu mais qui avait lui aussi accompli une partie de ce périple par la mer, est soudain apparut dans mon texte, me faisant des signes de la main pour dire : « Je suis là, moi aussi, et je t'accompagne dans ton livre, dans ton voyage, dans ton Giono. » Mon grand-père et moi avions rendez-vous dans ce livre.

Comment la lecture infuse dans l'écriture

Je crois que la lecture infuse dans l'écriture et sans doute le contraire est vrai aussi. C'est ce que je veux dire quand je dis que mon poème prend racine dans tous les livres que j'ai lus. L'infusion distille lentement. C'est ce qui lui donne ses vertus. Elle extrait de la plante le plus fin, le plus suc, le plus secret, pour se glisser sans bruit ni trompette au-dedans de nous. C'est une alchimie, un abracadabra de sorcière, et j'aime toute cette petite pharmacopée de grand-mère qui me donne la sensation d'être reliée aux bienfaits simples.

Comment les lectures, diverses et nombreuses, infusent-elles dans l'écriture à venir ? Comment l'écriture, toujours inquiète, infuse sourdement dans ma tête de lectrice ? Le propre de l'infusion n'est-il pas de passer inaperçu et d'agir au secret sans que l'on sache vraiment où et comment les choses se passent ?

Si les lectures infusent, je ne m'en rends donc pas toujours compte. Elles sont peut-être soudainement là, au cœur du poème, avec l'évidence de la source qui a traversé l'obscurité, le caché, le dedans de la terre. Je suis attentive, en un endroit de moi, sans toujours en être totalement consciente. Emportée souvent par une sensation-émotion qui va à la vitesse de ma lecture.

Il y a la langue, ce qui agit et sous-tend chaque texte, et c'est cela, avant toute chose, qui entre dans ma bouche silencieusement pour bizarrement se mélanger à la mienne propre et l'enrichir, la fertiliser. On a tous sans cesse ce souci de la langue (presque malgré soi à certains moments) quand on écrit-lit, et c'est ce qui fait que l'on cherche ces voix singulières pour agrandir notre horizon et le goût de notre travail.

Cela peut se faire à travers *un mot* sur lequel on aura accroché un peu sa langue, un mot plus juste, un mot plus clair au milieu du texte. *Glacier, poulain, abrupt, dimanche, pencher*, allez savoir pourquoi quelque chose commence à remuer imperceptiblement à l'intérieur. Ces mots-là restent à portée de main, ou dans un coin de la bouche, de l'oreille, et vite ils trouveront place dans le prochain poème.

Parfois c'est un mot de travers, un mot qui fourche au cours d'une lecture trop rapide et qui crée une surprenante figure que je vais transporter dans mon poème. Par exemple, je lis « filette » au lieu de « fillette » et aussitôt, dans mon prochain poème, j'invente de petites filettes qui filent et filent.

Blanche et Marie ont été deux délicates petites filettes
Les filettes cousent leurs ourlets leurs boutons
leur trousseau
et un jour filent pour de bon
Elles veulent trouver un fil de soie
un fils de roi
un prince qui sent la menthe
un qui les fasse luire de bonheur
Toutes les filettes petites et grandes
veulent rencontrer un prince
tenir un fil

Puis il y a les images, qui peuvent s'ouvrir soudain comme des portes et proposer une exploration inattendue. Par exemple, cette question, lue au détour d'un article sur l'écrivain norvégien Tarjei Vesaas : à qui parlons-nous lorsque nous nous taisons ? Ou encore la lecture d'Elisabeth Bishop, qui a écrit un poème dans son recueil *Nord & Sud* qui s'appelle « La maison de Jeronimo », qui se termine ainsi : « Quand je partirai, j'emporterai ces choses, guère plus, de mon abri contre l'ouragan. »

Ce seul vers a été la fondation du texte que je viens d'achever et qui est une réponse à cette question : qu'est-ce que j'emporterai de mon abri contre l'ouragan ? J'ai décliné toutes ces choses et bâti à mon tour *ma maison de Geronimo*. Le titre seul avait déjà construit en moi des cabanes dans les arbres, des huttes de feuillages pour y réfugier mes histoires. Cette *maison de Jeronimo/Geronimo* est devenue un lieu d'écriture tout autant qu'un endroit où vivre.

Finalement, lire le monde, écrire

Je lis des livres, et c'est cela qui agit le plus clairement dans l'écriture à venir, mais tout peut trouver une petite fissure en moi pour se glisser sous ma plume : un article de journal, une chanson, un courrier, un conte…

La lecture du monde de tous ses côtés : les labours, les fils électriques, les fils à linge, les haies, la vie dans sa grande largeur, les êtres dans leurs gestes, leur petite intimité, le fleuve qui traverse ma ville, les arbres et les ponts qui nous relient à l'espace, les paysages déchiffrés longuement avec la lumière qui bascule, c'est une lecture qui compte aussi. Comme ces pages de vignes qui inaugurent pour moi tout ce qui va advenir plus tard de manière définitive.

Le verbe *lire* ne vient-il pas du mot latin *legere*, qui veut dire « ramasser, recueillir, rassembler » ? Alors si lire est une cueillette, je crois bien glaner ici et là tout ce qu'il faut à ma petite décoction et m'en bien porter, même si souvent et par-dessus tout cette formidable aventure me chamboule la vie.

Une femme parle dans un livre
elle semble hésitante
et on voit bien que sa parole
est un pont de corde pour traverser
au-dessus des corbeaux
de l'abîme
Sa parole est pleine de fièvre et de rêverie
pour dire les chambres de l'enfance
les marins perdus et le port où se laver
La lire ou lui prendre la main un instant
c'est pareil au même
on entre dans son livre comme dans sa maison de Geronimo
Car comment l'expliquer enfin
qu'écrire est devenu le seul lieu habitable ?